

J'AI 89 ANS ET JE SUIS TOMBE, DESOLE.

Je n'aime pas les tissus d'aujourd'hui.

Avant, quand j'étais confectionneur (c'était ma blague préférée auprès de mes filles : « ton père est un con....fectionneur »), j'aimais toucher la matière ; les complets qu'on faisait à l'époque étaient à base de tissus solides.

Aujourd'hui, je veille à acheter de la qualité, même dans des chaînes de vêtements. Ma femme me ramène aussi des polos, des pyjamas....je n'achète plus mes vêtements de marque comme avant.

Ce jour-là, j'étais habillé comme d'habitude avec un pantalon, une chemise (je ne suis pas du genre à mettre des vêtements d'intérieur). Est-ce que mon pantalon était trop long et est passé sous mes pantoufles (des mules) ? Le fait est que je suis tombé à la jonction de la moquette de la salle de séjour et du marbre du couloir.

« Fernande ! ». Elle est dans la cuisine et ne m'entend pas, elle regarde la télé. Pourtant la porte de la cuisine est devant moi, mais je n'ai pas la force de bouger, je sens que j'ai dû me casser quelque chose.

« Fernande ! ». Au bout d'un moment, elle ouvre la porte, enfin ! « Mon dieu ! » Elle a beau essayer de me relever, je suis trop lourd pour elle et je n'arrive pas à l'aider.

Elle appelle les pompiers. Ils me disent qu'il faut que j'aille aux urgences, j'ai peut-être le bras cassé, car je suis tombé dessus. Des heures d'attente pour une fracture, je n'ai pas envie, mais ils ne me laissent pas le choix.

Après le séjour aux urgences, et un diagnostic de coude cassé et hanche fêlée, je suis transféré au service orthopédie. Je ne sais pas ce que je fais là, le fait que je sois cardiaque et que je prenne des anti-coagulants a l'air de leur poser problème pour l'opération du coude et de la hanche.

4 jours que j'attends.

Ma fille cadette en a marre, demande à voir le médecin du service : apparemment, il aurait expliqué enfin à ses internes (c'est ce qu'il a dit à ma fille) que quand une fracture n'est pas extérieure et qu'on a un patient cardiaque, on n'opère pas ! Eh ben, ils en ont mis du temps pour savoir ça...

Et me voilà plâtré, enfin maintenant c'est de la résine, mais ça a l'air solide.

En tout cas, ils n'ont pas envie de me garder au service orthopédie et me transfèrent dans un autre hôpital, en SSR (ça veut dire soins de suite et rééducation). Je m'emmerde ! J'ai envie de RENTRER CHEZ MOI, et puis je n'aime pas manger à l'hôpital.

Il faut dire que ma première qualité n'a jamais été la patience. Tout le monde essaie de me dire que je ne vais pas rentrer tout de suite, c'est quoi cette blague ?

En plus, je dors mal, j'ai fait un cauchemar cette nuit et je me suis retrouvé par terre ! Ils ont dit à ma fille aînée que je ne me suis rien cassé, ah ben heureusement ! Apparemment, on n'est pas obligé de monter la barrière du lit quand les patients dorment, il paraît qu'il faut une ordonnance médicale. Ca veut dire qu'ils ont estimé que je n'avais pas besoin de barrière, que j'étais une personne calme (c'est la première fois qu'on pense ça de moi) et que je n'avais pas de risque de tomber par terre.

Et puis après, ma bouche s'est un peu tordue, un mini AVC peut-être, mais ça je n'en sais rien.

Quand on a 89 ans, on ne nous explique plus rien, comme si on était devenu bête, ce sont mes enfants qui sont certainement plus intelligents puisque c'est à mes filles qu'on parle.

Toujours est-il que ma fille cadette a rendez-vous demain avec les médecins.

JANVIER 2015

C'est le matin, elle arrive et en guise de rendez-vous, elle m'accompagne au scanner au sous-sol, car ils veulent vérifier quelque chose. Quoi ?

Elle va bientôt le savoir : hématome dans le cerveau, bien répandu !

L'équipe cherche à me transférer en neurologie dans un autre hôpital (ils n'ont pas de service neurologie sur place), mais personne ne veut me prendre (pourtant, je suis sympa avec les équipes, peut-être qu'ils ne l'ont pas signalé). Ils sont aussi en colère, car apparemment, l'hématome date de 15 jours et on ne m'a jamais fait de scanner de la tête ; aussi ils expliquent que je suis arrivé avec une infection urinaire et la vessie pleine. Ma fille du coup n'a pas envie que je retourne dans le premier hôpital si j'ai été mal soigné, mais comme personne ne me prend, nous n'avons pas le choix.

Car dans ce cas-là, c'est l'hôpital qui a accueilli le premier le patient qui le reprend. Me voilà reparti dans le premier hôpital, mais pas au service orthopédie, au service neurologie.

Je suis fatigué, je ne vais pas tarder à sombrer dans une sorte de somnolence. Elle va durer deux mois. Comme je dormais, je laisse la parole à ma fille cadette pour vous expliquer :

« En fait, papa dormait profondément, sans être dans le coma. On voyait bien qu'il pouvait nous entendre, en plus de temps en temps il se réveillait, il nous parlait, alors même qu'on avait l'impression qu'il dormait ; on lui parlait, on lui mettait de la musique roumaine ou yiddish, histoire d'égayer le séjour.

J'ai instauré un roulement avec ma mère et ma sœur aînée pour qu'il ait de la visite tous les jours. Son frère aîné aussi vient le voir. Et bien sûr ses petites-filles.

Il a aussi les visites constantes du personnel, car il est à très haut risque (on me l'a dit tout de suite, je suis la référente de la famille ,donc je pense que ça veut dire que je peux tout entendre, mais il faut dire aussi que j'ai signalé que je préférais savoir la vérité) et il est très bien surveillé, soigné, etc.

Mais le plus dur, c'est de le voir nourri et abreuvé par des sondes, sans compter celle qu'il a pour évacuer l'urine.

De temps en temps, il se réveille, et là c'est le cauchemar pour nous : « à boire, à boire ! ». Il a la bouche sèche et la langue cartonnée, c'est comme des petits morceaux de carton qu'il avale. C'est un supplice pour nous, on ne peut pas lui donner à boire car comme il fait des fausses routes, il n'a droit qu'à de l'eau gélifiée et il déteste ça, ça lui donne envie de vomir. Même les membres de l'équipe nous expliquent que c'est dégeulasse. C'est dingue qu'on ne puisse pas donner quelque chose de bon pour remplacer l'eau ! Il réclame aussi sans arrêt de rentrer chez lui. Il nous accuse de ne pas être une bonne fille, un bon frère, puisqu'on ne lui donne pas à boire et qu'on ne le ramène pas chez lui.

C'est difficile pour la famille. Mourir chez lui ? C'est ce qu'il réclame, mais on sait bien que la logique veut qu'il reste ici pour qu'on lui prodigue tous les soins nécessaires ».

Est-ce que ce sont ces soins, ces visites incessantes ? Toujours est-il que deux mois après, je suis de plus en plus réveillé, mais on ne me donne toujours pas à boire, c'est trop dur. Et puis un jour, je ne sais pas pourquoi, on me donne à manger ! C'est bon ! C'est de la purée de potiron, j'aime ça, Fernande en fait quelquefois. Ma famille doit être heureuse !

Mais moi, je ne suis pas dupe, je sais bien que ça sera bientôt fini. Je veux rentrer chez moi, même sans me soigner, je veux juste RENTRER CHEZ MOI ! Rester dans ma salle à manger, regarder la télé, boire la tisane de ma femme, recevoir la visite de mes filles, de mon frère... mourir !

Je réclame, je réclame, je supplie, je fais du chantage, mais personne ne veut me ramener chez moi. C'est un comble ! J'ai tout de même le droit de décider, non ?

« Pour nous, c'est presque la sortie du tunnel. On a tout subi : deux femmes gériatres qui nous ont expliqué qu'il ne pourra jamais plus manger et donc qu'il faudrait envisager de débrancher (quoi?), ou de mettre une poche dans le ventre et qui nous ont demandé, lorsqu'on a émis l'idée qu'il fallait peut-être essayer de le nourrir avant de prendre une décision, si on ne voulait pas voir un psychologue puisqu'on refusait d'entendre qu'il ne mangerait plus par la bouche. Autant dire que j'ai fait savoir à l'interne que je ne voulais plus jamais voir ces gériatres.

C'est sans arrêt depuis deux mois : « votre père a 89 ans, il peut mourir d'un jour à l'autre, il ne sera jamais plus comme avant, etc. » dit avec plus ou moins de tact et à force, cela ressemble à une torture mentale de la part des équipes, même si elles pensent que c'est pour notre bien ! Dit une fois, cela devrait suffire, il me semble. Il faut déjà rassembler toutes nos forces pour tenir devant papa, mais on nous en enlève chaque fois qu'on parle à un membre de l'équipe.

Et peu de temps après, le va et vient recommence : « il va mieux, on a fait tout ce qui est possible, on ne peut plus le garder, il faut qu'il aille en soins palliatifs se refaire une santé ». Soins palliatifs ? Mais c'est pour mourir ! Non, non, nous assure-t-on, c'est l'inverse, il aura encore plus de soins personnalisés, on va s'en occuper. Mais à part l'hôpital qui avait décelé l'hématome, rebelote, personne ne veut le prendre, son cas est trop lourd. »

Ah ben ça y est, ça recommence ! Ambulance, avec Fernande, pour m'amener ailleurs. Dire que j'ai décidé depuis quelques années de ne plus partir en vacances, c'est réussi ! On me promène d'endroit en endroit.

Il retourne donc dans l'hôpital qui a décelé l'hématome, mais cette fois-ci pas en SSR (il est trop faible pour le moment), bien en soins palliatifs. Maman est dans l'ambulance qui l'amène : elle a le mal des transports et arrive avec une nausée ; son premier réflexe est de voir le nom de l'unité, affichée dans le couloir : MEDECINE. Malgré sa nausée, elle se précipite vers une infirmière et demande : « On est dans quelle unité, ici ? ». « Médecine, madame ». « Ouf, il n'est pas en soins palliatifs ». « Si, madame, c'est la même chose, les soins palliatifs sont dans l'unité médecine ». Mais maman n'entend pas, en tout cas elle ne souhaite pas l'entendre.

Miracle, ça me change finalement d'être là ! Un jour, mon gendre s'est trompé et m'a fait manger de la soupe trop liquide pour moi, mais quand les aides-soignantes l'ont vu, elles ont fait un essai pour me faire boire et.....je bois tout seul ! Quel bonheur, on dirait un assoiffé qui sort du désert, je fais une tête tellement heureuse que mon gendre en a presque les larmes aux yeux. Je mange aussi mais je n'ai pas faim. Toute la famille me prend pour un bébé : « mange, t'es obligé si tu veux reprendre des forces et retourner en SSR pour faire de la rééducation ». C'est vrai que j'ai essayé de me lever, mais je ne tiens pas debout, je suis tombé par terre. Ca devient une habitude, surtout celle qu'on ne me relève pas tout de suite ! C'est ma femme qui m'a trouvé par terre en venant me voir.

Faut dire que je ne vois personne dans la journée : le matin toilette, midi plateau-repas avec tisane brûlante à la fin, elle n'a même pas le temps de refroidir qu'ils viennent déjà chercher le plateau ; de toute façon j'ai à peine touché les plats. Je n'aime que la nourriture de Fernande, c'est clair non ? Et après, on me fout la paix jusqu'au plateau-repas du soir.

Mais je continue à avoir de la visite tous les jours. Ils essaient de me faire avaler des trucs que j'aime, par exemple ma fille cadette me donne des framboises, ça je les mange. Mais puisque personne ne s'occupe de moi, pourquoi est-ce que je reste là ? Je le dis mais ça n'a pas toujours pas l'air de faire de l'effet.

J'entends ma fille cadette parler au docteur, qui se plaint car il entend ma femme et ma fille aînée me dire : mange ! Et il dit que c'est de la maltraitance, qu'il ne faut pas me forcer. Ma fille répond : « sauf qu'il ne mange rien et qu'il maigrit à vue d'œil ; qu'est-ce qu'on peut faire ? Est-ce qu'on peut donner un complément alimentaire ? » « Oui, si la famille veut, je veux bien faire une ordonnance pour des boissons protéinées, en plus il y a plusieurs parfums, ça peut lui plaire. Mais nous, on ne les donnera pas ». Ma fille a l'air rassurée.

Le lendemain, l'aide-soignante m'apporte la boisson protéinée. C'est bon, c'est une bonne surprise pour moi. Et aussi pour ma fille, elle attendait une ordonnance et le signale à l'aide-soignante, qui répond : « mais non, on en a plein ici ! ». Je me nourris plus avec ça qu'avec autre chose. Mais je commence à avoir des douleurs et j'en ai marre d'avoir mal aux talons. Ils me massent avec une huile, mais ça n'enlève pas ma douleur. En plus, comme ils m'ont laissé 8 jours au lit sans me mettre sur un fauteuil, ma famille a râlé, du coup ils me mettent sur un fauteuil, mais ils me laissent 5 heures dessus, donc après j'ai super mal aux fesses. Ma famille le signale et ils répondent : « faut savoir ce que vous voulez, vous voulez qu'il aille sur le fauteuil, eh ben voilà ! ». Ma famille passe son temps à guetter quel sera le moment quand je vais crier parce que j'ai trop mal ; elles vont voir dans le couloir si elles trouvent quelqu'un pour me remettre dans le lit. Les aides-soignantes me couchent sur le côté, car je commence aussi à avoir mal au dos, en fait au-dessus du sacrum. Quelle complication !

Ma fille en touchant mon dos a découvert que j'avais un énorme kyste, c'est ça qui frotte aussi sur le fauteuil. Ça fait des années que j'aurais dû le faire enlever. Les aides-soignantes ont demandé au médecin, qui a répondu que ça n'avait rien de grave. Oui mais ça frotte et ça me fait mal, il est devenu tout rouge. Ma fille a demandé pour les talons, mais le docteur a répondu : « déjà que vous avez réussi à avoir un arceau dans le lit, ne vous plaignez pas, vous êtes les seuls, on l'a même emprunté à un autre service ». Elle a aussi demandé mon poids : « comment voulez-vous que je le mette debout sur une balance ? ». « Vous n'avez pas de fauteuil roulant qui pèse ? ». « Ouh là, ça fait des mois que je le demande, il n'est pas près d'arriver ».

Bon, ça plus ça plus ça (pas de savon anti-bactérien dans la chambre, des traces d'excrément séché sur la couverture...), ma fille cadette perd patience et demande qu'on me transfère en SSR, puisqu'on ne me fait rien ici, que j'ai fait des progrès tout seul, mais que mes membres s'ankylosent puisqu'on ne s'en occupe pas (le kiné vient de temps en temps me masser les jambes, mais il ne s'est jamais occupé de mon bras, car il n'était pas au courant de la fracture). C'est vrai que je préfère laisser mon bras cassé sous la couverture et bouger seulement l'autre.

Enfin bref, le docteur est venu dans ma chambre à la demande de ma fille, car elle n'en peut plus de ce qui ressemble, il faut bien le dire, à de la maltraitance. Je lui ai dit : « Ah, je vous ai déjà vu une fois docteur », il a tiqué et répondu : « je suis venu vous voir plus d'une fois ! ».

Ca y est, ma fille a obtenu que le docteur me transfère dans un autre hôpital : bilan neurologique puis Soins de Suite et Réadaptation ; il a convenu qu'on ne me faisait rien et que le service n'avait pas les moyens de me faire faire quoi que ce soit. Donc, d'accord et grâce à lui, parce qu'autrement personne ne veut me prendre (ah bon?) et qu'il connaît quelqu'un, je vais pouvoir partir.

Hourra ! J'ai mon bonnet à côté du lit, les affaires dans la valise.

C'est juste que personne n'a prévenu la famille, donc quand ma fille est arrivée, elle s'est demandé ce qui se passait. !

« Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, j'attends la réponse de l'autre hôpital ; allez voir l'assistante sociale, elle vous dira peut-être quelque chose ». Au bout de plusieurs jours, ma fille s'est fâchée et a appelé l'assistante sociale, qui répond : « on attend un papier signé de votre part, on ne vous l'a pas dit ? ».

Eh ben voilà ! Un papier signé et je suis transféré... ça fait juste une semaine que j'attends avec les affaires dans la valise, même les serviettes de toilette mouillées que les aides-soignantes remettent dedans en se disant que je vais peut-être partir dans la journée.

Arrivée dans ce nouvel hôpital : miracle, on s'occupe de moi : psychologue, motricien, etc.

AVRIL 2015 : C'est Pessah aujourd'hui. Ma fille aînée est venue avec sa fille. J'ai fait une prière. Je ne suis pas très pratiquant, mais j'ai été élevé dans la religion, en tout cas je connais les prières en hébreu.

C'est certainement mes dernières fêtes de Pessah.

Car il est trop tard pour penser réels progrès, il aurait fallu s'y prendre plus tôt, mes muscles sont trop engourdis.

Au bout d'un mois, l'équipe signale qu'ils ne peuvent plus rien faire pour moi. Il faut choisir un EHPAD. Je suis donc transféré dans un EHPAD à un arrêt de métro de mon domicile, pour que ça ne fasse pas trop loin pour ma femme.

Oui c'est vrai, on a fait en sorte que maman, qui se plaint souvent que tout est trop loin, alors qu'il s'agit souvent de quelques arrêts de bus ou de métro, puisse comme cela venir. Mais il faut bien dire que ce couple qui s'est déchiré toute sa vie continue d'avoir des relations anormales. Maman vient deux fois par semaine, ne voulait pas payer pour une chambre individuelle à l'EHPAD (c'est ma sœur qui donne le complément) et n'a certainement pas voulu qu'il revienne à son domicile. Voilà comment on peut divorcer après 60 ans de mariage, mais sans divorcer.

Je sens bien que je suis faible, mais je suis tranquille dans cette maison. Cependant les escarres qui avaient apparu dans l'hôpital où ils ne m'avaient pas soigné n'arrivent pas à guérir vraiment, même si les établissements successifs font tout ce qu'il faut ; et ça me fatigue.

AOÛT 2015

Et puis de temps en temps, je tousse, je racle. A tel point qu'une infirmière de l'EHPAD a appelé SOS médecins et qu'on va me transférer aux urgences.

C'est là que je vais finir ma vie ; de toute façon, j'ai envie que ça s'arrête, on m'attache les mains pour que je ne retire pas mon masque à oxygène. Je vois entrer ma fille cadette qui revient me voir après huit jours de vacances et je dis à l'infirmier : c'est ma fille.

Je me suis dit : je vais tout de même aller passer 8 jours à Marseille. Ma sœur m'a appelée en disant : je ne comprends pas, il allait bien dans l'hôpital où on l'a mis et que j'adore, mais je ne sais pas pourquoi, l'infirmière l'a laissé sans oxygène, du coup il est aux urgences.

Quand j'arrive, j'entends dire mon père sous son masque à oxygène : « c'est ma fille ». J'en suis heureuse, mais vois tout de suite les mains attachées au lit. On m'explique qu'il s'enlève le masque à oxygène. Dans mon for intérieur, je me dis : à partir de demain, je lui enlève ces nœuds, ça n'est pas humain. Lui-même me demande de les enlever et je lui explique le pourquoi, tout en me promettant de les lui enlever dès le lendemain. Ils lui ont fait une ponction pulmonaire, mais il n'a pas tellement d'eau. Le médecin vient m'expliquer que c'est fini et je lui réponds : peut-être, puisqu'on me le dit tous les jours depuis 7 mois.

Ma fille entre au petit matin. On l'a appelée pour lui dire que c'était fini. Elle m'embrasse le front et me dit : « tu es le plus courageux des papas ». C'est vrai que j'ai eu beaucoup de courage dans ma vie : quand mon père a été raflé en Roumanie, j'ai travaillé jeune. Puis j'ai passé la frontière clandestinement. J'ai travaillé dur toute ma vie pour subvenir aux besoins de ma famille. Et j'ai bien réussi financièrement.

Mais là, ça me fait plaisir d'entendre ça, car au niveau médical, j'ai toujours été hypocondriaque. J'ai tout de même eu deux infarctus et je m'en suis sorti. Je ne suis même pas mort de ça...

Avril 2017

C'est Pessah aujourd'hui et je pense à mon père.

Je suis contente de m'être occupée de mon père, qui n'a jamais bien réussi à communiquer avec moi dans sa vie, mais qui m'a dit qu'il m'aimait plusieurs fois pendant ces 7 mois.

J'ai appelé la doctoresse de l'EHPAD pour avoir son avis : « ce papy, il aurait dû être mort depuis longtemps. Mais il nous montrait qu'il voulait encore tenir et ses filles qui venaient tous les jours, alors... ».

Plus tard, je lui ai demandé de venir voir le dossier médical : « pour quelle raison ? » m'a-t-elle répondu par mail. Je n'ai jamais répondu.

J'ai dénoncé la situation du service soins palliatifs aux représentants des usagers et aussi au conseil de l'ordre: jamais eu aucune nouvelle.